

Les mots qui vont surgir savent de nous des choses que nous ignorons d'eux

Isabelle Lasvergnas

Volume 32, Number 1, 2024

Les antichambres du langage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1114601ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1114601ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lasvergnas, I. (2024). Les mots qui vont surgir savent de nous des choses que nous ignorons d'eux. *Filigrane*, 32(1), 5–15. <https://doi.org/10.7202/1114601ar>

Article abstract

In this article introducing the clinical and theoretical issues attested to in this monograph, the author presents a summary of the 4 principal stages which have, since Freud, constituted a systematization of the metapsychological elaboration of the very young child's acquisition of language. The article stresses the relation between the work of figuration, impasses, blanks, and splittings in the processes of symbolization. It also emphasizes the central importance henceforth accorded to the work of counter-transference and to internal movements of the preconscious in the analyst, in particular in listening to patients grappling with flawed acquisition of representation. A clinical example will serve to illustrate this.



Les mots qui vont surgir savent de nous des choses que nous ignorons d'eux

Isabelle Lasvergnas

Résumé: Dans cet article qui introduit la problématique théorique et clinique dont témoignera cette monographie, l'auteur présente un résumé des quatre principales étapes qui, depuis Freud, ont constitué une systématisation de l'élaboration métapsychologique sur l'accès au langage chez le jeune enfant. L'article insiste sur le rapport entre travail de figuration et impasses, blancs et clivages, dans les processus de symbolisation. Il met également l'accent sur l'importance centrale qui est désormais accordée au travail du contre-transfert et aux mouvements internes du préconscient chez l'analyste, en particulier dans l'écoute de patients aux prises avec des failles dans l'accès à la représentation. Un exemple clinique servira d'illustration.

Mots clés: travail de la figurabilité; formes langagières; failles de la représentation; contre-transfert; écoute de l'analyste

Abstract: In this article introducing the clinical and theoretical issues attested to in this monograph, the author presents a summary of the 4 principal stages which have, since Freud, constituted a systematization of the metapsychological elaboration of the very young child's acquisition of language. The article stresses the relation between the work of figuration, impasses, blanks, and splittings in the processes of symbolization. It also emphasizes the central importance henceforth accorded to the work of counter-transference and to internal movements of the preconscious in the analyst, in particular in listening to patients grappling with flawed acquisition of representation. A clinical example will serve to illustrate this.

Keywords: work of figurability; language forms; flaws in representation; counter-transference; analyst's listening

« Les mots qui vont surgir savent de nous des choses... », ce vers que j'emprunte à René Char (1977), à titre d'introduction générale de cette monographie, pourrait aussi accompagner l'énoncé de la « règle fondamentale » que l'on formulerait à un patient sur le point d'entreprendre une démarche analytique. La sensibilité à la substance des mots, propre au poète, entretient en effet une proximité avec l'écoute de l'analyste en séance, dans un savoir qui leur est commun, de tout ce qui, dans la chair des mots,

leur saveur, leur mouvement, échappe largement à un fixisme sémantique et à la pensée consciente du sujet.

Le musicien, le peintre, le poète savent d'instinct qu'il y a antériorité des empreintes sensorielles sur toutes les formes d'expressions langagières. Ce savoir insu est le moteur intime qui les pousse à une traduction symboligène, dont la forme manifeste qui sera subjectivement privilégiée selon la personne procède d'une historicité inconsciente dans la constitution du Moi. Chez le patient en analyse, ces mêmes traces primitives à l'orée de son histoire infantile infiltreront son imaginaire – à moins qu'elles ne s'inscrivent en négatif dans des angoisses irreprésentables ou dans une béance du penser au cœur même des mots qui seront utilisés dans la rencontre clinique.

Comment se construit la *fabrique de la langue*¹ dans la psyché? Quels en sont les premiers sédiments de nature signifiante? Qu'est-ce que parler pour un sujet? Qu'est-ce que parler en analyse?

Les premières formations langagières sont plurielles. «*Prima la musica e poi le parole*», nous dit Salieri. *Prima* est le mouvement du graphe et le dessin, nous disent les peintures rupestres. *Prima* est le jeu, affirme l'enfant à la bobine. Mais *prima* est l'émotion brute chez le patient état-limite qui ne parvient pas à endiguer ses volcans intérieurs, tandis que le patient psychosomatique nous rappelle que c'est la douleur physique d'un corps souffrant qui est originaire, et ses empreintes désignées.

Faut-il le rappeler? Les trois registres très évolués du langage humain que sont le langage musical, le langage pictural et, le plus tardif, le plus secondarisé, le langage verbal, sont l'aboutissement des processus infiniment complexes de l'appréhension du langage dans une psyché naissante. Et s'il advient éventuellement, ce qui n'est pas toujours le cas, que le Je du sujet parlant privilégie *in fine* la troisième de ces trois modalités expressives, les deux autres ne disparaissent pas pour autant. Comme nous l'enseigne l'écriture des rêves, «la musique et l'image sont un déjà là avant ou dans les mots du langage humain» (Treton, 2011).

À cet égard, dire que la psychanalyse est une cure par les mots est un contresens. L'expression «cure de paroles» est trompeuse elle aussi. Ou plus exactement, elle offre une vision réductrice de la méthode, parce que trop directement arrimée à la règle de l'association libre et aux représentations latentes qui infiltrent le discours du patient. Il est donc plus juste de dire avec Nicos Nicolaidis (2007) que la psychanalyse est une cure *par le langage*.

Dire «langage», plutôt que «parole», c'est mettre l'accent sur le travail de traduction-symbolisation à l'œuvre dans le préconscient. Dire «langage»,

c'est englober les productions auto-interprétantes que s'est données à elle-même la psyché infantile : fantasmes inconscients, souvenirs-écrans, ainsi que l'ensemble des mécanismes de défense qui les accompagnent. Mais c'est aussi inclure les impasses d'une figurabilité inscrite dans des angoisses d'anéantissement, de morcellement, de chute dans l'abîme, etc., en deçà de la construction d'un univers interne dûment constitué ; et dont on sait l'intensité de résurgence chez des patients qui traversent des épisodes délirants, de même que chez l'enfant autiste qui demeure prisonnier de sensations somato-organiques archaïques et d'intrusions sonores et fracassantes dans un moi-corps qui ne fait pas enveloppe (Anzieu, 1985 ; Haag, 2018).

Les deux images de « porte blanche » et de « grands squelettes vides » que j'emprunte ici à G. Didi-Huberman dans ses évocations d'une survivance en effacement de certaines demeures disparues, pourraient également servir de métaphores pour décrire les difficultés auxquelles se heurte l'analyste dans sa rencontre avec des patients à la mémoire -sans-souvenir, lorsque

ne resteront que des traces-vestiges, fragments [...] témoignant de ces demeures chues, de cette chute témoignant d'elle-même, mais muettement, d'une faute ou d'un drame dont nous ne saurons jamais rien [...] qui certainement nous regarde intimement, mais ne se voit nulle part (Didi-Huberman, 2012, p. 21-22).

Dans le même ordre d'oxymore de la *présence d'une absence* dans la représentation, le travail d'Aby Warburg sur la fuite de la trace dans l'image de l'œuvre d'art, sait nous parler d'un halo silencieux porté dans l'ombre d'une disparition psychique (Lasvergnas, 2019 ; Mahieu, 2008 ; Press, 2010 ; Warburg, 1893).

L'être de l'homme est lié au langage, insiste Lacan (1966). À cet égard, la psychanalyse est sans doute, parmi toutes les disciplines traitant du langage – linguistique, sémantique, sémiotique –, celle qui, dans la démarche expérientielle qu'elle signifie pour le patient et dans les développements de son appareil théorique, touche au plus vif à ce caractère intrinsèque à l'être de l'homme.

Les quatre temps majeurs dans les remaniements métapsychologiques reliés au langage dans la cure

Dans le développement des élaborations métapsychologiques inaugurées par Freud et faisant suite à Freud, dans les débats d'écoles qui se sont

multipliés sur la question de l'acquisition progressive du langage chez l'infans, je dégagerai quatre étapes principales.

Première étape théorique : le modèle de la Première topique

En premier, et pour le dire vite, le moment de la première topique, centrée sur la conception d'un appareil psychique qui est clairement un appareil de langage. Lacan, au début des années 1950, s'inspirant de Saussure, précisera, de son point de vue, ce premier modèle freudien. En réalité, Lacan opère une réorientation majeure dans la compréhension du concept de traces mnésiques dans l'accès au langage chez l'enfant de moins de deux ans. En reconnaissant dans le signifiant linguistique inattendu et surgi dans le mouvement associatif de la parole dans la cure le support de vestiges mémoriels qui sont les signifiés imaginaires du sujet, la relecture proposée fait entendre, derrière ce que désigne apparemment le mot lexical, la cristallisation d'un signifiant primitif qui est à la fois sonore et figuratif. Le signifiant verbal, tel que l'entend Lacan, met à jour la fixation précoce dans la psyché d'une image acoustique, qui, dans ses particularités phoniques, sera idiosyncratique à chaque histoire inconsciente. Considéré du point de vue de la dynamique interne précoce impliquée, le remaniement avancé introduit la notion d'un signifiant-vecteur conservatoire de mouvements préconscients dans une jonction jadis opérée entre trois niveaux de perceptions primaires intimement intriqués, soit la perception d'une oreille interprétante du tout petit par rapport à un perceptuel de l'œil, ces deux registres de perception eux-mêmes sous-tendus par l'émoi d'un dedans aux prises avec un dehors. L'éclairage ainsi offert sur l'articulation signifiant/signifiés refoulés a l'immense vertu de nous mettre en contact avec un exemple-type de ce qu'on peut appeler la *chambre du langage* chez l'infans, le premier laboratoire vivant de l'acquisition du langage dans les efforts de l'enfant non encore parlant d'une auto-traduction/auto-interprétation d'inscriptions sensorielles et de prémices identificatoires.

Deuxième étape : l'enjeu de la pulsion

Le deuxième moment théorique majeur sur la question du langage est consécutif au tournant des années 1920 lorsqu'émerge dans la pensée freudienne une opposition entre force et sens. Laurent Danon-Boileau (2006, p. 24-25) écrit : « la force du besoin, de l'excitation, de la pulsion, de la répétition s'oppose au sens que renferment et promeuvent les représentations et le langage » – sous-entendu, tel que précédemment élaboré dans le modèle

de la première topique. Dès lors, la pulsionnalité à l'origine et au cœur du langage sera largement prise en compte dans l'écoute du patient.

Ajoutons et précisons, car c'est important, que la seconde topique permet de décomposer en deux temps successifs dans la constitution du Moi les manifestations de la charge économique qui s'inscrit dans le recours au langage :

- a. Dans un premier temps se produit l'extériorisation d'un langage primitif, proche du cri et soumis au seul principe de la décharge. Il s'agit de l'expression d'un mouvement vital de la part d'un « être primordial » traversé d'énergies considérables, dirait M. de M'Uzan (2008). De M'Uzan prendra pour exemple emblématique son évocation douloureuse d'Antonin Artaud interné à l'asile d'Ivry : « la voix du poète s'était réduite à des onomatopées : "O kaya ponoura/o ponoura/o pona poni" [...] cependant que [...], armé de son marteau familial, il cognait rythmiquement sur un billot de bois. » C'était bien à proprement parler d'un langage qu'il s'agissait « un langage qui [...] avant tout, affirmait brutalement le "je, moi, rien" » (De M'Uzan, 2008) mettant à nu une langue-mélopie primitive ancrée dans « le vital-identital » et un corporel de l'être (De M'Uzan, 2015 ; Laval-Hygonenq, 2014).
- b. Dans un second temps plus tardif en termes de constitution du Moi, la pulsionnalité inhérente au langage s'inscrit dans un « relationnel » qui sera décelable dans l'intonation et le grain de la voix ; comme elle se décèlera dans l'effet performatif de ce qu'énoncent les mots dans un mouvement tendu vers l'objet, notamment vers l'objet transférentiel que représentera l'analyste dans la cure, tout à la fois source et destinataire du discours. La corporalité de la parole devient désormais indissociable de l'autre-imaginaire auquel le Je s'adresse et qui prédéterminera, dans un transfert de fond, la position inconsciente qui sera assignée à l'analyste dans les multiples imagos dont il se trouvera chargé.

Troisième étape : la psyché est un appareil groupal

Donald Winnicott introduira le troisième moment théorique sur cette même question, en attribuant à l'objet externe de la mère une place déterminante. On connaît sa phrase fameuse « un bébé, ça n'existe pas sans sa mère ». Avec Winnicott, la psyché devient donc un être de relation qui émane de l'intersubjectivité mère-enfant. La mère, dans sa fonction vitale d'insuffler

chez son bébé la possibilité d'un accès à une secondarisation langagière, est la première traductrice qui donne l'impulsion chez le tout-petit à ce que, pour sa part, Laplanche nomme « pulsion de traduction ». Parmi les autres tenants majeurs de l'École britannique de psychanalyse, W. Bion (1962) et F. Tustin (1980, 1985) creuseront davantage encore l'enjeu de l'intersubjectivité et de l'espace psychique ouvert chez l'infans par la rêverie maternelle.

Quatrième étape : le travail de la psyché annexe de l'analyste

Du côté de l'École française de psychanalyse, s'impose à notre esprit la formule de Piera Aulagnier, « trouver les mots aptes à l'affect et à la figuration », dont la concision sait circonscrire le double niveau de traduction qui incombe en priorité à l'analyste lorsqu'il est en présence de trois configurations cliniques types :

- a. Celle des sujets chez qui prédominent des angoisses archaïques dénotant une panne plus ou moins précoce dans les processus de symbolisation chez un Moi primitif arrimé à des angoisses corporelles ;
- b. Celle également, dans la pensée opératoire, des exclusions de l'affect et de la représentation ayant fait barrage à l'émergence d'un espace créatif de la pensée ;
- c. Celle enfin d'autres problématiques psychiques qui, en général, sont plus proches de la névrose, chez des patients pour qui il y a eu impasse dans la fonction de traduction primaire de la psyché maternelle pour l'infans. Ces impasses internes du côté de la mère ont pu conduire la psyché infantile à s'approprier « des savoirs sans saveur » ou à incorporer des paroles maternelles dont « la saveur [était celle] d'une secrète mélancolie, [et qui n'ont proféré] à l'enfant aucun savoir transmissible [... ou ont été] chargées de l'angoisse de nombreux affects incapables d'accéder à une secondarisation langagière » (Altounian, 2012, p. 402).

Du point de vue de la technique de la cure plus strictement, dans tous les cas de figure où l'analyste est confronté à la difficulté de fond de l'utilisation de mots pour décrire des expériences qui, au départ, sont non verbales ou qui ont été entachées d'un défaut de communication entre la mère et l'enfant, il sera fait appel à une réceptivité contre-transférentielle particulière, faite d'un travail d'accueil, de contenance, de digestion et de transformation d'éléments déliés ou parcellaires dans lequel l'analyste sera appelé, de manière encore plus déterminante qu'à l'habituel, à agir à titre d'appareil

psychique annexe traductif afin d'aider le patient à dépasser ce qui s'était inscrit très précocement comme des impasses dans un travail de représentation ou comme une absence de langue dans l'intercommunication entre la mère et l'infans. Les processus sollicités chez l'analyste, et que Bion décrit comme la fonction « alpha-béta » de la mère, marquent la quatrième étape dans l'élaboration de la pensée métapsychologique sur les mécanismes à l'œuvre dans l'accès à une symbolisation langagière. Ils ouvrent de surcroît sur une théorisation renouvelée de la conjonction espace transférentiel/ espace contretransférentiel.

Ce point est fondamental. Ce qui constitue aujourd'hui un nouveau paradigme de la méthode de la cure avec l'attention prioritaire accordée au contre-transfert s'est, en effet, accompagné d'un remaniement majeur dans la compréhension de sa fonction la plus essentielle. En attribuant au travail psychique interne de l'analyste – en tant qu'appareil à penser les pensées – la fonction de relais et de support de production d'images mentales chez des sujets en déficit de capacité de symbolisation, l'accent est expressément mis sur l'activité du préconscient dans l'écoute de l'analyste.

Les figurations fugaces et furtives qui lui viendront dans un *travail du contre-transfert* sous la forme d'un souvenir-écran personnel, du fragment d'une œuvre d'art ou d'une stance poétique, voire d'un rêve en après-coup, seront autant d'incursions d'un transcodage du préconscient. Elles seront les passerelles d'une traduction métaphorique (Danon-Boileau, 2006; Lasvergnas, 2019) de ce qui s'exprimait jusqu'alors chez le sujet et dans le transfert sous forme d'angoisses blanches, d'irruptions de fureurs ou de terreurs, de dépression vide, d'*acting out* destructeurs ou autodestructeurs, ou dans la rigidité d'un clivage.

Je prendrai pour exemple de ce processus traductif dans les mouvements d'une écoute flottante un moment particulièrement dramatique dans le traitement d'un jeune homme au tout début de la vingtaine. R. avait été atteint d'un épisode psychotique sévère qui avait nécessité une longue hospitalisation. Vers la fin de cette hospitalisation, il avait été autorisé à reprendre ses consultations hebdomadaires avec moi.

Quelques mois plus tard, il avait tenté de me raconter ce avec quoi il avait été aux prises alors qu'il luttait désespérément contre des bouffées de panique dans le métro. Au moment où il cherchait à identifier d'où venait le danger, une réponse jaillit en lui: « C'est le rouge! » Or, ce jour-là, me dit R., « je venais vous rencontrer, et quand je vous ai vue, vous portiez une veste rouge. C'était vous *le-rouge*. » (Lasvergnas, 2011, 2018)

La fulgurance perceptuelle dont le jeune homme avait été saisi reflétait la violence de l'effraction interne alors que je m'étais trouvée « à ses yeux » à prêter corps et visage à une angoisse qui le submergeait. Je soutiendrais que d'avoir incarné dans cet instant précis et à travers le mot-chose, « le-rouge »², ne correspondait pas véritablement à une représentation fantasmatique de ma personne ni, à proprement parler, à une imago transférentielle refoulée. J'y ai plutôt reconnu un événement psychique plus primaire de l'ordre de la « voyance » et du choc de l'hallucinatoire (Rolland, 2006), lorsque l'œil se réduit à un organe perceptif sans pare-excitation et sans possibilité d'accès à un regard intérieur.

Je ne saurais tout à fait bien décrire la sensation de trouble de la pensée et de déstabilisation ponctuelle que R. m'avait communiquée dans sa conviction et sa détresse de m'avoir identifiée comme étant la source d'un danger menaçant – menace, sans doute toujours active, malgré l'apparence d'après-coup du récit qui m'en était fait. Ont confusément émergé, dans une sorte de brume intérieure, des taches rouges qui ont lentement ravivé dans ma mémoire l'œuvre plasticienne de Mark Rothko (1903-1970), dont j'ai alors ressenti, vivement, une compréhension plus secrète et plus tourmentée. Quels fragments biographiques le peintre cherchait-il à évoquer dans un esthétisme abstait d'où s'était absentée la narritivité ? Quels ébranlements intimes qui abolissaient les images ? De quel émoi ou de quelle fracture de l'être les taches géantes dans sa palette de couleurs étaient-elles et le voile, et le signe ? Auraient-elles été la traduction pictographique d'un « degré zéro de la chose », pour reprendre l'expression de Roland Barthes ? À moins que le fond de l'œuvre n'ait puisé son inspiration la plus enfouie dans une temporalité psychique très ancienne, par exemple dans la présence d'une angoisse archaïque, comme l'effroi, chez le jeune enfant, d'être englouti dans le ventre rouge de la baleine ?

Également, dans la psychanalyse de langue française, et sur le point précis de la communication inconsciente dans le couple rigoureusement singulier que forment ensemble l'analyste et son patient, on ne peut pas ne pas souligner la proposition radicale de Michel de M'Uzan (1994) sur « la chimère des inconscients » à la confluence de deux courants inconscients, un courant intersubjectif et un courant intrapsychique, impliquant chez l'analyste un certain flottement des frontières entre le Moi et le non-Moi, et une tolérance à des expériences de dépersonnalisation (Gagnebin, 2015).

Pour résumer en quelques mots, la carte métapsychologique à laquelle se réfèrent les analystes contemporains a été profondément remaniée par la

richesse d'une expérience clinique qui s'est accumulée sur près d'un siècle et demi. Sans abandonner pour autant l'investissement des traces mnésiques et les mouvements du refoulement qui sous-tendent le discours du patient, la méthode de la cure s'est décentrée du modèle solipsiste de la première topique. La rencontre des patients chez qui prédominent « les failles, les vacillements, les fractures [...] et ce] qui infiltre le présent d'une histoire psychique dans le maintien de traces désignées et non métabolisées » (Press, 2010), a en effet montré que tracés des représentations internes et troubles de l'être demeurés non figurables ont souvent partie liée, confrontant le thérapeute à la nécessité d'une construction ou reconstruction des obstacles inconscients qui, dans l'historicité du sujet, ont empêché l'activité de pensée de se déployer; et, pour ce faire, sollicitant chez le thérapeute une disposition spéciale à une identification primaire.

Les auteurs rassemblés dans cette monographie³ ont repris à leur tour, dans un dialogue privilégié avec Laurent Danon-Boileau et Jacques Press et leurs œuvres respectives, l'interrogation sur l'aventure de l'entrée dans le langage chez le petit d'homme, en particulier à la lumière des expériences d'un informe dans la psyché, ainsi qu'à la lumière des mouvements de la pensée de l'analyste et la réanimation de fragments de sa propre dynamique interne dans son écoute du patient.

L'interlocution esquissée en outre avec l'écriture littéraire et poétique, l'art visuel et la composition musicale témoigne d'une pleine reconnaissance de la polysensorialité du langagier, ainsi que de l'apport capital de ces œuvres de création pour la psychanalyse. Depuis les tout premiers temps de sa découverte, depuis Freud, depuis le nourrissement fondateur du théâtre de Sophocle qui ouvrit la voie à sa proposition axiale du complexe d'Œdipe, auquel s'ajoutent les autres artistes ou écrivains qui ont directement inspiré l'un ou l'autre moment de son écriture (Leonardo da Vinci, Michelangelo, Dostoïevski, etc.), nous savons notre dette considérable à l'endroit de tous les penseurs et créateurs limitrophes de notre discipline. Dans le déploiement de la pensée de l'analyste en séance et dans les détours des processus théorisants, leur accompagnement latent a une puissance de vitalisation que nous puisons à même leurs œuvres et dans une parenté d'imaginaire sensible à tout ce qui échappe au langage formel des mots, et à leur contradiction inhérente d'être à la fois instance de figuration et instance de résistance à la figuration.

Car les mots dans la vie et dans la cure ont un effet de masque. Tout autant par exemple que le recours à des taches de couleur que d'aucuns pourraient croire purement conceptuelles et muettes chez plusieurs tenants, en peinture, d'un expressionnisme abstrait.

L'abbé Grégoire (1750-1831) – et tant d'autres avant ou avec lui – n'avaient pas eu besoin de la psychanalyse pour affirmer dans leur temps que la langue des émotions, comme ils disaient, est indéracinable, car « c'est la langue tétée avec le lait de la nourrice » au rythme de sa respiration, des battements de son cœur, de son odeur, de la présence ou l'absence de sa voix à tout jamais enracinés, entre jouissance et souffrance, dans une corporalité originaire gisant dans un en-deçà des mots (Lasvergnas, 2017).

Isabelle Lasvergnas
ilasvergnas@gmail.com

Notes

1. Pour emprunter au titre de l'ouvrage dirigé par Nassikas et al. (2012), *Fabriques de la langue*.
2. Lorraine Boucher évoque à son tour cet exemple clinique dans son propre texte, « Racines sensorielles et travail de l'image », dans la présente monographie.
3. Les textes de cette monographie font suite au colloque Les antichambres du langage, tenu à l'Université du Québec à Montréal les 8 et 9 mars 2019. Ils offrent des versions remaniées des communications qui avaient été présentées.

Références

- Allounian, J. (2012). Traduire d'une langue à l'autre, ou d'une absence de langue à ce qui s'y entend. Dans K. Nassikas, E. Prak-Derrington et C. Rossi (dir.), *Fabriques de la langue* (p. 39-417). Presses universitaires de France.
- Anzieu, D. (1985). *Le moi-peau*. Dunod.
- Bion, W. R. (1962). *Aux sources de l'expérience*. Presses universitaires de France, 2020.
- Char, R. (1977). *Chants de la Balandrane*. Gallimard.
- Danon-Boileau, L. (2006). La force du langage. *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, 86, 19-100. Repris dans *Revue française de psychanalyse*, 71 (5), 1341-1409.
- De M'Uzan, M. (2015). *L'Inquiétude permanente*. Gallimard.
- De M'Uzan, M. (2008). La relation d'objet: entre qui, entre quoi? Pour qui, pour quoi? *Annuel de l'APF*, 208/1, 2-44.
- De M'Uzan, M. (1994). *La bouche de l'inconscient*. Gallimard.
- Didi-Huberman, G. (2012). *La demeure, la souche. Apparentements de l'artiste*. Minuit.
- Gagnebin, M. (2015). Glossaire des principales notions élaborées par l'auteur. Dans M. de M'Uzan, *L'inquiétude permanente* (p. 129-180). Gallimard.
- Haag, G. (2018). *Le Moi corporel. Autisme et développement*. Presses universitaires de France.
- Lacan, J. (1966). *Écrits*. Seuil.
- Laval-Hygonenq, M.-F. (2014). Le travail du trauma. Son actualisation dans la cure. *Revue française de psychanalyse*, 78 (5), 1678-1683.

- Lasvergnas, I. (2011). Être là, l'ombre portée du signifiant langagier. *Revue française de psychanalyse*, 75 (1), 185-196.
- Lasvergnas, I. (2017). L'abîme des mots. Dans L. Grenier (dir.), *Lettres du divan* (p. 133-139). Liber.
- Lasvergnas, I. (2018). Transcrire la trace. Dans J.-F. Chiantaretto, C. Matha et F. Neau (dir.), *L'écriture du psychanalyste* (p. 141-154). Hermann.
- Lasvergnas, I. (9 mars 2019). *La vie des signes dans l'écoute de l'analyste* [communication]. Les antichambres du langage, Montréal.
- Mahieu, E. (2008). Aby Warburg: l'art de la fuite. *Essaim*, 21 (2), 73-89.
- Nassikas, K., Prak-Derrington, E. et Rossi, C. (2012). *Fabriques de la langue*. Presses universitaires de France.
- Nicolaïdis, N. (2007). *Somatization, agir et comportement*. Georg.
- Press, J. (2010). *La construction du sens*. Presses universitaires de France.
- Treton, D. (2011). La lalalangue. *Insistance*, 1 (5), 163-169.
- Tustin, F. (1980). Autistic objects. *International Review of Psychoanalysis*, 7, 27-39.
- Rolland, J.-C. (2006). *Avant d'être celui qui parle*. Gallimard.
- Warburg, A. (1893). *La naissance de Vénus et Le Printemps de Sandro Botticelli. Étude des représentations de l'Antiquité dans la première Renaissance italienne*. Allia, 2007.